

gnols, Portugais, Anglais, Français, Hollandais, tous leurs tyrans deviendront la proie du fer et de la flamme. Les champs américains s'enivreront avec transport d'un sang qu'ils attendaient depuis si long-temps, et les ossemens de tant d'infortunés entassés depuis trois siècles, tressailliront de joie. L'ancien monde joindra ses applaudissemens au nouveau; partout on benira le nom du héros qui aura rétabli les droits de l'espèce humaine, partout on érigea des trophées à sa gloire.

Jusqu'à cette époque plus ou moins prochaine, l'esclavage sera vu avec indifférence. L'Europe retentit depuis un siècle des plus sublimes maximes de la morale; la fraternité de tous les hommes est établie de la manière la plus touchante dans d'immortels écrits. On s'indigne des cruautés civiles et religieuses de nos féroces ancêtres, et l'on détourne ses regards de ces siècles d'horreur et de sang. Ceux des navigateurs que les barbaresques ont chargés de chaînes, obtiennent nos secours et notre pitié: des malheurs même imaginaires nous arrachent des larmes dans le silence du cabinet et surtout au théâtre; il n'y a que la fatale destinée des trop infortunés nègres qui ne nous intéresse pas. Si un écrivain sensible ose, de loin en loin, plaider leur cause, il est traduit au tribunal du public comme un esprit inquiet, ami des paradoxes, éternel écho de frivoles argumens mille fois détruits; heureux en-

core si la haine ne réussit pas à le faire passer pour un mauvais citoyen, à attirer sur lui les sévérités du gouvernement.

Cependant il y aurait de l'injustice à confondre avec ces hommes insoucians ou atroces, tous ceux qui se déclarent pour le maintien de l'esclavage: vous trouverez parmi eux des esprits droits, des cœurs vertueux, qui s'indignent de cette grande brèche faite au droit naturel; ils félicitent sincèrement les nations qui, par choix ou par hasard, n'ont pas adopté cette fatale institution; les peuples qui en ont fait la base de leur puissance, leur paraissent également à plaindre et à blâmer. Dans leur opinion, la découverte du Nouveau-Monde serait un fléau effroyable, quand elle n'aurait produit d'autre calamité que celle d'avilir ainsi l'espèce humaine. Leur plus vive satisfaction serait de se joindre aux philosophes qui travaillent à la tirer de cet état de dégradation; mais ce qu'ils croient devoir à leur patrie ne leur permet pas de se livrer à ce doux penchant. Laissons parler ces hommes modérés, et n'affaiblissons pas ce qu'ils disent pour la défense de leur cause.

A l'époque de l'invasion de l'Amérique, les grandes îles de son archipel étaient assez peu-
plées: les petites l'étaient moins, même dans les proportions de leurs territoires. Les habitans des unes et des autres ne sont plus; et quand on ne les aurait ni massacrés, ni fait périr, leur

XVII.
Les terres
de l'archipel
de
l'Amérique
ont été
cultivées
jusqu'ici
avec
négligence.

inertie et la faiblesse de leur tempérament défendaient d'en espérer des travaux utiles.

Des Européens transplantés dans la zone torride, n'étaient guère plus propres que les Indiens à rendre la conquête profitable. A la vérité, quelques-uns des premiers aventuriers que l'inquiétude, le libertinage ou la misère avaient poussés sous ce ciel ardent, y tentèrent quelques cultures; mais, quoique ces cultures n'exigeassent que peu de soins, et n'en exigeassent pas de bien suivis, ils ne tardèrent point à voir leurs forces épuisées. Plusieurs de leurs successeurs osèrent demander à la terre des productions plus riches; et une mort prématurée, accompagnée d'horribles tourmens, fut le seul fruit de leurs fatigues. Si l'on eût voulu les remplacer et en augmenter le nombre, cette partie de l'autre hémisphère serait devenue un gouffre où des générations entières se seraient englouties très-rapidement. Réduits même nécessairement à de petites propriétés, ces émigrés auraient été contraints de tourner le peu d'activité que le climat leur aurait laissé, vers les premiers soutiens de la vie. Des colonies ainsi constituées n'auraient eu rien à donner à leur métropole, en dédommagement du plus grand des sacrifices, celui de sa population.

Il fallait abandonner les pays usurpés, ou trouver des bras en état de les féconder. Ces bras étaient offerts par la côte occidentale de l'Afrique,

où de temps immémorial, les princes étaient dans l'usage de vendre leurs sujets; les maris, leurs femmes; les frères, leurs sœurs; les amis, leurs amis; les voisins, leurs voisins, pour être à leur tour vendus par d'autres. On crut pouvoir se permettre ce que les plus savantes législations de l'antiquité avaient approuvé; ce que Titus, Trajan, Marc-Aurèle avaient pratiqué; et les voiles furent dirigées vers cette région pour y acheter des cultivateurs.

Les Espagnols et les Portugais furent les premiers des Européens qui se permirent ce trafic. D'abord très-borné, il ne devint considérable que lorsque des nations plus entreprenantes eurent formé des établissemens dans l'archipel américain. De quatre ou cinq millions d'esclaves qui y ont été successivement portés, il en reste quatorze ou quinze cent mille à l'époque où nous sommes arrivés. Des sociétés, formées depuis peu en Angleterre et en France, s'occupent sans relâche du projet de rompre ces fers. Elles assurent que, comme propriétaires, comme fermiers, ou comme journaliers, ces affranchis, devenus libres, arroseront plus utilement de leurs sueurs le sol du Nouveau-Monde, qu'ils ne le faisaient dans la servitude. Ce plan est chimérique.

Les premiers aventuriers qui abordèrent au grand archipel du Nouveau-Monde, y occupèrent l'espace le plus rapproché de la mer, comme le plus favorable à l'exportation des denrées aux-

quelles le sol et le climat se montraient propres. Ceux qui les suivirent se placèrent après eux. Les défrichemens s'étendirent successivement jusqu'au centre des îles, et il n'y reste plus un arpent, susceptible de culture, qui n'ait un maître. Amis des noirs, dites-nous où vous placerez les objets de votre affection?

Entrerait-il dans vos vues de dépouiller le colon de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, et que les lois ont assuré à ses descendans? Cette idée est trop évidemment destructive de toute société pour s'être seulement offerte à votre pensée. Vous savez bien qu'aucun gouvernement ne se permettrait une semblable tyrannie, et que s'il s'en trouvait d'assez aveugle pour le tenter, ses décrets resteraient sans exécution.

Vous flattez-vous qu'on vendra de petites portions de terre aux affranchis? Mais, où sont leurs moyens pour payer? où sont leurs cautions? Peut-on croire qu'il se trouvera des propriétaires assez stupides pour démembler volontairement leurs superbes plantations sans être assurés d'un prix convenable? Les y forcerez-vous? Vous n'oseriez avouer un pareil moyen d'expoliation.

Vous réduirez-vous à exiger qu'on prenne pour fermiers des hommes qu'on aura repoussés comme acquéreurs? La violence ne serait guère moindre, puisqu'elle ferait également dépendre la fortune des maîtres de l'intelligence, du travail, de l'économie, de la foi de leurs anciens esclaves.

Il vous reste donc à les offrir comme ouvriers volontaires. Un peuple de journaliers sans propriété, sans domicile, et auxquels on ne pourrait sans le voler fournir un espace suffisant pour placer un hameau; fut-il jamais une plus étrange imagination? Pouvez-vous croire que des esclaves, devenus libres, vivant sur une terre qui fournirait d'elle-même à leur subsistance, sous un climat qui leur rendrait les vêtemens comme inutiles, s'assujettiraient volontairement à des travaux qui firent si long-temps leur tourment? L'appât du gain fût-il dans quelques-uns d'entre eux plus fort que la passion du repos, se décideraient-ils à cette continuité de fatigues qu'exigent les productions de l'Amérique, le sucre principalement? Supposons, contre toute vraisemblance, que tous, ou la plupart consentiront à vendre leurs sueurs; le besoin absolu que ce propriétaire aura d'eux, le peu de besoin qu'ils auront de lui, ne haussera-t-il pas les salaires de manière à détruire tous les avantages de la culture? N'est-il pas constant que dans tout l'archipel la journée d'un homme libre est dix fois plus chère que celle d'un esclave?

Mais, dites-vous, en rendant les Africains à la liberté, ayez soin de les asservir à vos lois et à vos mœurs, de leur offrir vos superfluités; donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, une consommation analogue à leurs goûts. et vos colonies ne manqueront pas de bras, qui, soulages de leurs chaînes, n'en seront que plus ac-

tifs et plus robustes. Les habitans de l'Europe se bornent-ils aux travaux de première nécessité? Pourquoi s'épuisent-ils dans des occupations laborieuses qui ne satisfont que des fantaisies passagères? Il est parmi nous mille professions plus pénibles les unes que les autres qui sont l'ouvrage de nos institutions. Les lois ont fait éclore sur la terre un essaim de besoins factices qui n'auraient jamais existé sans elles. En distribuant toutes les propriétés au gré de leur caprice, elles ont assujéti une infinité d'hommes à la volonté impérieuse de leurs semblables, au point de les faire chanter et danser pour vivre. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux de cuivre qui vous empoisonnent peut-être. Pourquoi voulez-vous que des nègres soient moins fous que des Européens?

Des faits d'une vérité incontestable seront la meilleure des réponses que l'on puisse opposer à ces conjectures. Suivez ceux des Africains qui ont déserté l'habitation où ils étaient placés pour se réfugier dans des montagnes inaccessibles, et dites-nous si aucun d'eux s'est jamais occupé du soin si facile d'y faire naître des subsistances. Tous, tous sans exception, n'ont-ils pas abandonné leur destinée aux ressources d'une nature brute, ou d'un brigandage qui les exposait aux plus grands périls? Ces nègres ont formé deux sociétés indépendantes, l'une à Surinam, l'autre à la Ja-

maïque. Plusieurs d'entre eux avaient exercé des arts dans les ateliers dont ils sont sortis, et n'en ont plus pratiqué aucun. Des conventions faites avec leurs anciens maîtres leur assuraient la facilité des échanges, et ils ont mieux aimé se priver des objets qui leur plaisaient le plus que de se donner quelque peine pour les obtenir. Beaucoup même ont poussé la passion pour le repos, au point de ne pas demander à la terre fertile qu'ils habitaient, les premiers soutiens de la vie, et à les attendre des ressources incertaines de la chasse et de la pêche. On voit dans les îles quatre sortes d'affranchis : les concubines nègresses du colon, ses bâtards, les hommes actifs auxquels une industrie particulière a permis d'acheter la liberté, ceux qui l'ont obtenue par d'importans services. Tous habitent les bourgs ou les villes, et y exercent un métier ou un petit commerce, selon leurs talens ou les moyens qu'ils tiennent de leur bienfaiteur. Jamais aucun d'eux n'offrit le spectacle d'un laboureur vivant avec sa famille par la culture. Ce n'est qu'après avoir acquis un terrain plus ou moins étendu qu'ils deviennent agriculteurs, et alors même ils se bornent comme les blancs à diriger les travaux de leurs esclaves.

Il suit de ce qui a été dit, que l'affranchissement général des esclaves serait la ruine entière de l'archipel américain : les immenses capitaux qui y ont été versés, les nombreuses habitations qui y ont été formées, les riches cultures qui y

ont été établies, cette foule de monumens d'activité et d'intelligence que deux siècles de travaux, continués sans interruption, y ont élevés, tout rentrerait dans le néant, et il ne resterait qu'un triste souvenir de tant d'étonnantes prospérités. Les créateurs mêmes de ces merveilles auraient d'autres maux à craindre que la plus extrême pauvreté. Les noirs sont, dans les îles, dans les proportions de douze à quinze contre un blanc. S'ils étaient affranchis, ils deviendraient partie du corps social; s'ils en étaient partie, ils en seraient la majorité, ils feraient la loi: s'ils faisaient la loi, ils réduiraient leurs anciens maîtres à l'esclavage, les chasseraient ou les extermineraient.

Le bouleversement s'étendrait aux métropoles; elles perdraient les sommes incalculables qui leur sont dues par le Nouveau-Monde; elles perdraient leur navigation; elles perdraient le débouché de leurs arts et de leurs denrées; elles perdraient leur population devenue oisive; elles perdraient le tribut que leur paient les peuples consommateurs des productions de l'autre hémisphère. Combien de millions d'hommes, sans travail et sans subsistances, deviendraient la victime des systèmes homicides enfantés par la manie des innovations! La détresse serait égale pour les gouvernemens et les citoyens; les uns et les autres seraient forcés de manquer à leurs engagemens les plus solennels. Nulle main ne serait assez habile pour pré-

venir ces calamités; des siècles d'une administration parfaite ne cicatrifieraient pas des plaies si profondes. On voit, il faut en convenir, des nations prospérer sans colonies; mais ces nations ont donné à leurs hommes, à leurs capitaux, une direction plus convenable à leur caractère ou à leur position, et fondé leur puissance sur une autre base.

Les noirs mêmes, après leur affranchissement, seraient plus malheureux que les blancs dont ils auraient secoué le joug. On connaît les mœurs qui règnent dans la région dont ils sont sortis; c'est, depuis l'origine des choses, le théâtre de la superstition, de l'ignorance, de l'inhumanité, du despotisme, de tous les excès épars sur le reste du globe. Dans ce repaire de tigres et de lions, l'homme a toujours été, est encore, et sera vraisemblablement dans les siècles à venir le plus grand ennemi de l'homme. Comment espérer que des esclaves sortis de cette source impure renonceraient aux usages atroces de leurs pères? Ne doit-on pas penser qu'ils périront tous dans les horreurs de l'anarchie, ou par la barbarie des imbéciles chefs auxquels ils auront donné droit de vie et de mort sur eux, selon l'usage de leur patrie. Si les peuples nés sous les climats les plus fortunés ont eu besoin de très-longes périodes pour parvenir à un gouvernement supportable, combien, pour atteindre ce but, il faudra de temps à des sauvages que la nature paraît avoir

condamnés à une éternelle enfance. Les amis mêmes de ces êtres bornés sont convenus que la liberté serait un don funeste pour leurs protégés, s'ils n'y avaient été préparés par une longue éducation ; pourquoi donc , hommes inconsidérés, les exhortez-vous, dans vos écrits incendiaires, à la révolte ?

« Les principes éternels , leur faites-vous dire » aux blancs , existent pour vous comme pour » nous. Comme vous , nous naissons et demeu- » rons libres ; le soleil n'éclairera plus parmi nous » que des hommes libres ; les rayons de l'astre » qui répand la lumière ne tomberont plus sur » des fers et sur des esclaves. Il est dans la mar- » che irrésistible des événemens , dans la propa- » gation des lumières , que tous les peuples dé- » possédés du domaine de la liberté , récupéreront » enfin cette propriété inamissible. Condamnés, » depuis trop long-temps, à arroser un sol étran- » ger de nos sueurs et de notre sang , sans aucun » espoir et sous les coups de fouet de maîtres » barbares, nous ne voulons plus endurer le dou- » ble supplice de l'esclavage et du spectacle de » la liberté des autres : nous avons entendu le » mot enchanteur de liberté ; notre cœur s'est » ému ; car le cœur d'un noir bat aussi pour la » liberté : peut-être vous en coûtera-t-il la vie , » et les colonies à votre pays. Eh bien ! périssent » ces blancs gorgés d'or et de vices ; périssent ces » colonies si riches ! Il n'y a pas à balancer : les

» lois de la justice avant celles des convenances » commerciales, et vos intérêts après ceux de l'es- » pèce humaine, outragée depuis si long-temps » par votre conduite envers les noirs. L'égalité , » la liberté, ne conviennent point à votre férocité ; » car vous êtes des hommes de sang. Cependant » nous voulons bien ne pas former des projets de » vengeance contre nos persécuteurs. N'êtes-vous » pas livrés à vos remords et couverts d'un éter- » nel opprobre ? L'exécration contemporaine n'a- » t-elle pas devancé à votre égard l'exécration de » la postérité ? Vous nous avez achetés ; tant pis » pour vous ; le marché est nul : vous êtes trop » heureux que nous vous laissions vivre, après » vous avoir mis dans l'impuissance de nous nuire. » Alors, s'il ne nous plaît plus de ravager les belles » plantations qui sont notre ouvrage, nous les cul- » tiverons pour notre compte. »

Le plan des protecteurs des noirs, qui voudraient qu'on se bornât d'abord à fermer le chemin de la Guinée aux navigateurs, ne serait guère moins destructeur que celui des promoteurs d'un affranchissement général. La cessation de la traite ruinerait également les colonies et les métropoles, parce qu'elles manqueraient de débouchés pour leurs marchandises, et qu'elles seraient sans espoir de jamais recouvrer les avances prodigieuses faites à ces lointains établissemens. Ces malheurs ne tourneraient pas à l'avantage des Africains qui se trouvent dans l'ar-

chapel américain. Si ce nouvel ordre de choses ne les poussait pas à la révolte, ils seraient condamnés à de plus rudes travaux que ceux qui excitent de si violentes déclamations. La Guinée elle-même ne perdrait rien de sa férocité; les esclaves que nous ne lui demanderions plus, elle les livrerait aux Barbaresques, aux Turcs, aux Arabes, aux Persans, aux Indiens, aux peuples qui habitent les bords de l'Euxin ou de la mer Caspienne.

Cessez donc, novateurs imprudens, cessez de nous fatiguer de vos dangereux systèmes. En vain, pour les appuyer, nous dites-vous que les barbares sortis du nord, qui asservirent autrefois nos ancêtres, les ont successivement rétablis dans leurs droits primitifs. Cette politique des conquérans, ajoutez-vous, n'a-t-elle pas été très-sage? n'ont-ils pas augmenté la force publique, en la composant d'un plus grand nombre de propriétaires, d'un plus grand nombre d'hommes libres, ayant un intérêt réel à la défense, à la prospérité de l'état? Pour avoir maintenu leur ancienne servitude, la Russie et la Pologne ne sont-elles pas dans un désavantage évident vis-à-vis des puissances qui ont adopté de meilleurs principes?

Ces vérités, nous ne les contestons pas; mais qu'ont-elles de commun avec la question qui nous partage? Avons-nous trouvé les nègres en possession des îles que nous occupons? leur

avons-nous ravi quelque chose? ne les avons-nous pas déchargés à grands frais de fers beaucoup plus pesans que ceux qu'ils portent? Quel serait le but de leur affranchissement? Voudrait-on que les maîtres, mêlant leur sang au sang de leurs esclaves, allassent chercher des mères et des épouses dans une race en quelque manière proscrite par la nature, ou qu'attachés à la dignité de leur origine, ils sacrifiasent les intérêts et le bonheur de la société dont ils sont membres, à la formation d'une société qui s'élèverait sur la ruine de la leur. Ah! nous ne cherchons pas à enlever votre pitié à des hommes que vous appelez si affectueusement vos frères; qu'ils soient toujours les objets de vos plus tendres sollicitudes; donnez seulement à vos soins une meilleure direction: travaillons de concert à l'amélioration de leur sort, puisqu'il ne nous est pas donné de le changer; disons, et ne cessons de dire aux Européens établis dans le grand archipel de l'Amérique.

A l'exception des îles soumises à la Grande-Bretagne, les îles de cette riche partie de l'autre hémisphère n'ont pas des bras suffisans pour améliorer leurs anciennes plantations, et moins encore pour en former de nouvelles. La Guinée épuisée ne leur en fournira bientôt que peu et ne les leur livrera qu'à un prix excessif. A cette époque, qui ne saurait être éloignée, les cultures rétrograderont, à moins que les noirs qui se trou-

xviii.
Les îles
de l'archipel
de
l'Amérique
manquent
de bras
pour
leur culture.
Comment
on pourrait
accroître
la
population
des esclaves.